

L'homme était plus qu'un ornithologue et les dizaines de livres spécialisés qui occupaient les rayons de sa bibliothèque ne donnaient qu'une piètre mesure de sa passion pour les oiseaux car l'osmose avec eux était totale. Cette passion organisait sa vie, et aussi par conséquence, celle de sa famille, c'est-à-dire sa femme et sa petite fille. En ce matin de Juillet, tous trois se dirigeaient en voiture vers une réserve naturelle d'oiseaux; une journée agréable se préparait, les oiseaux chantaient, une légère brise, très agréable, soufflait et surtout le ciel était très pur. La voiture cahotait maintenant sur le chemin de terre et s'approchait de l'entrée du parc.

Quel ne fut pas leur désappointement quand ils virent que l'accès en était actuellement interdit. L'homme ressentit dans son cœur comme une petite fêlure que néanmoins il oublia rapidement en passant outre l'interdiction et c'est ainsi que la voiture commença à s'enfoncer dans la réserve; et ce, malgré les remontrances de son épouse et l'inquiétude naissante de sa fille.

Ils ne firent pas plus de quatre ou cinq kilomètres pour voir arriver au loin le 4x4 des deux gardiens, une jeune femme et son collègue. L'homme continuait à rouler tandis qu'une certaine agitation gagnait l'intérieur de la voiture.

Le 4x4 était maintenant en travers du chemin, les deux gardes sortis de leur véhicule et l'homme dut enfin s'arrêter. A la stupéfaction générale, ouvrant la portière, il se rue vers les deux gardes, met les genoux à terre, les deux bras écartés et le buste penché en arrière. Il hurle :

— Je n'ai rien fait de mal, je n'ai rien fait de mal, excusez-moi, je veux simplement regarder les oiseaux !

— Calmez-vous, Monsieur, rien de grave, mais il vous faut rebrousser chemin, simplement, et revenir une autre fois, lui répondent les gardes.

Mais l'homme a maintenant joint les deux mains. La tête baissée, il hurle encore :

— Frappez-moi si vous voulez mais laissez-moi passer, ne faites pas de mal à ma famille !

Il est agité de soubresauts et pleure.

— Je vous en supplie, je vous en supplie !

Il s'accroche aux pantalons des gardes et y fourre son visage. Puis avant que ces derniers aient pu dire ou faire quoi que ce soit, par trois fois, il fracasse violemment son visage sur le pare-chocs du 4x4. Du sang coule de ses arcades sourcilières fendues et de son nez écrasé. Ses lèvres tuméfiées continuent à balbutier :

— Je voulais simplement voir les oiseaux mes amours, mes amours.

Désarçonnés, les deux gardes le regardent et balbutient un faible « *arrêtez, mais arrêtez donc* ».

La petite fille, sortie de la voiture, s'était mise à crier :

— Maman, pourquoi ils veulent tuer papa ?

Sa mère la prend dans ses bras mais ne dit rien et regarde son mari, sans plus de sang dans les veines que si elle se les était coupées.

L'homme est de nouveau à genoux et, sortant un couteau de sa poche, se taillade profondément les deux joues. Sa femme hurle et sa fille est prise de tremblements.

Les deux gardes veulent s'élancer vers l'homme mais, sans savoir pourquoi, ils n'en font rien ; puis la femme s'arrête de hurler et la fillette de trembler. L'homme a maintenant orienté son visage sanglant vers les cieux. Un silence pesant s'installe alors pour que puisse enfin se faire entendre le bruit d'ailes d'un gros oiseau qui s'approchait lentement. Tous maintenant le regardent, sans rien dire, sauf l'homme qui, se tournant vers les gardes leur adresse une demande qu'ils ne comprennent pas :

— Non, non, pas ça implore-t-il, je sais à l'avance ce que va faire l'oiseau; je vous en supplie, ne le laissez pas faire, ne laissez pas faire l'oiseau. Il pleure puis implore, il faut tuer l'oiseau !

Ce que l'homme craignait se réalise bientôt et sur le sang bouillonnant de son visage, l'animal laisse tomber sa fiente.

— NON, l'homme hurle et, en proie au délire, porte les mains à son visage, favorisant encore plus le mélange du sang et de la déjection.

— Je vous avais pourtant demandé de l'aide, moi, mais vous me l'avez refusée ! Puis continuant à hurler à l'encontre des gardes :

— Vous avez permis que je subisse l'humiliation suprême, voici mon propre sang souillé par la fiente même de mes amours.

Puis toujours en pleurs, il reprend d'une voix sourde :

— Je jette sur vous l'anathème des oiseaux.

S'adressant à la jeune gardienne :

— Vous accoucherez d'un enfant qui sera muni d'un bec à la place de la bouche et, en mère aimante vous accepterez néanmoins ses baisers qui vous grifferont, vous saigneront même; oui, vous accepterez ses baisers jusqu'à ce que l'un d'eux vous crève les yeux.

Il poursuit à l'encontre du gardien :

— Vous quitterez femme, enfant famille, amis et votre vie ne sera plus qu'une errance; petit à petit, les mots disparaîtront de votre bouche, remplacés un par un par des piailllements. Puis vous vous bannirez de la communauté humaine quand l'odeur de fiente imprègnera votre peau, inexorablement; mais vous ne deviendrez pas fou pour autant, vous vivrez longtemps et garderez toujours la conscience d'être un homme, un homme *détricoté*.

Puis, regardant ses mains poisseuses dont les doigts s'étaient collés entre eux, il y enfouit son visage et reste ainsi, debout, immobile, muet et aveugle, tel une statue de Grand Commandeur. En face de lui, les deux gardes, côte à côte, se tiennent par la main. Silencieux.

Je laisse la parole à l'équipe de secours qui arriva plus tard sur les lieux :

— Jamais, parmi toutes nos interventions, nous n'avons ressenti une telle désespérance; il y avait beaucoup de silence et le

seul bruit qui attira notre attention était provoqué par les tremblements saccadés des quatre membres et de la tête d'une fillette, dans les bras de sa mère. Nous mêmes très longtemps à décrocher la fillette de sa mère qui, dans la tentative désespérée de la calmer, la serrait trop fort, enfonçant ses ongles dans la peau violacée de la petite fille. Nous transportâmes l'homme dans le camion, tel quel, la figure collée à ses mains par une miction qui nous révulsait. Les deux gardes nous suivirent sans rien dire, se tenant toujours par la main, comme deux enfants.

Aujourd'hui, la femme s'est séparée de son mari et vit avec sa fille qui mettra plusieurs années avant de retourner voir son père par bribes incertaines. La jeune gardienne, quand elle fut enceinte, avorta ; on n'entendit plus parler du garde qui quitta femme et enfant.

L'ornithologue vit seul dans le même appartement où la poussière recouvre ses livres d'ornithologie. Je l'ai souvent rencontré mais jamais il n'a su ou pu expliquer ce qui était arrivé en ce jour de Juillet où, il s'en souvient, le ciel était si pur. Sauf peut-être un soir approcha-t-il de la vérité quand, alors que je m'apprêtais à sortir, il me dit, simplement :

— Après tout, par un moyen ou un autre, l'humanité a toujours su exhaler sa douleur.